

Sudbury à l'heure de la poésie et du rock: Dalpé, Desbiens, Marjo

Simon Laflamme

Mercredi, le 28 octobre dernier, le Théâtre du Nouvel-Ontario et La Slague présentaient au Grand Theatre un spectacle rock et poésie.

Ceux qui sont indéfectiblement persuadés que tout ce qui vaut la peine qu'on s'y arrête est nécessairement anglais n'ont, bien entendu, rien manqué.

Les autres ont assurément manqué quelque chose à moins qu'ils détestent à la fois le rock de qualité et le lyrisme franco-ontarien.

Jean-Marc Dalpé et Patrice Desbiens ont débuté le spectacle avec un art sans équivoque, sur lequel on ne lève le nez que pour ne pas respirer l'odeur qu'on dégage soi-même. Ils ont craché des mots percutants, d'un sombre réalisme, des mots offensants, gras, nauséabonds, qui ont fait ce qu'ils avaient à faire: choquer les précieux, éveiller les récupérables, rassuré les éprouvés. Ils ont dépeint la faune du «Coulson»; ils ont rappelé ces mines qui tuent, ils ont décrit cet amour qui s'éteint avec les phrases; ils ont montré les contradictions, les illusions des New York. Dans une langue forte, chargée de la richesse des jeux de langue, de mots de Desbiens (une sainte collère, enceinte) et des envolées de Dalpé. Pourtant, «fuck la poésie», disait paradoxalement les poètes, après avoir bien dit les choses. Comme pour rire d'eux-mêmes, comme pour s'approcher du poète qui ne sait pas qui l'est, de celui dont on parle, comme pour se rassurer que tous ces messages n'étaient pas que poésie. «Fuck la musique» aussi, cette musique (de Sylvain Lavoie) qui ne berçait pas les mots mais les portait, noblement.

La seconde partie du spectacle était d'un autre ordre. C'était Marjolène Morin et ses musiciens. Un spectacle déjà bien applaudi avant de paraître à Sudbury. Décibelles, rythme, mélodies, énergie, talents. Marjo a, bien sûr, donné un spectacle à la hauteur de sa réputation, et cela même si la salle ne s'était pas remplie pour l'occasion. Belle, agréable, elle a chanté tendrement, généreusement. Elle a dansé, elle a serré des mains, elle a parlé chaleureusement à son public, elle a fait chanter son audience. Les spectateurs n'ont pas attendu jusqu'à la fin pour entendre qu'«on emprisonne pas les chats sauvages», dès les premières chansons, Marjo a chanté son succès de l'heure. Mais elle en avait d'autres, des succès. Par ailleurs, la chanteuse était accompagnée de musiciens d'une très haute compétence: un batteur solide, aussi énergique que la chanteuse, soutenait fermement les chansons; le bassiste, régulier, maintenait la musique; un claviériste à la fois léger et coriace, comme la voix de la chanteuse, livrait les mélodies. Mais c'est surtout le guitariste soliste, Jean Miller, qui dominait l'orchestre avec une puissance d'exécution rarissime. On a pu entendre un rock qui refusait de plonger dans le métallique, qui maîtrisait parfaitement les techniques étirées, envoûtantes du genre.

Un spectacle dont se souviendront ceux qui étaient là.